

Denis CLARINVAL

NOTE D'INTENTION

DE LA CASE VIDE À L'ESPACE LIBRE DU TEMPS

Le travail consacré à la *case vide* et au hors-fond heideggérien conduisait nécessairement jusqu'à une question qu'il ne pouvait lui-même épuiser. Dès lors que le fond cesse d'être pensé comme ce qui précède, soutient et destine ce qui advient, comment penser l'ad-venir lui-même ? Et surtout : comment le penser sans réintroduire, sous une autre forme, le principe que l'on vient précisément de suspendre ?

La case vide avait permis une première détermination. Elle ne constitue ni une origine ni un principe producteur. Elle ne crée pas positivement les transformations dont elle rend le jeu possible. Elle empêche plutôt la clôture : elle maintient au sein de toute configuration l'écart grâce auquel celle-ci peut encore se transformer. En ce sens, la faille qui traverse le réel ne fonde rien. Elle autorise. Elle ouvre un champ de possibilités sans déterminer lesquelles de ces possibilités adviendront.

L'analyse de l'Ab-grund radicalisait cette interrogation. Le retrait du fond ne suffit pas, en effet, si le fond retiré conserve secrètement sa fonction de fondement. Tant que le hors-fond demeure pensé à partir du Grund dont il constitue le retrait, persiste la possibilité de projeter dans ce retrait la fonction même que l'on prétend avoir abandonnée. Le hors-fond devient alors idolique : l'absence du fond demeure hantée par l'attente qu'il puisse encore, d'une manière ou d'une autre, soutenir, recueillir ou garantir ce qui vient.

Il fallait dès lors aller plus loin. Non pas chercher un fond plus originaire que le fond retiré, mais se demander si la question même de la fondation ne devait pas être déplacée. Le renversement peut alors s'énoncer simplement : ce n'est plus la fondation qui rend l'avènement possible ; c'est l'avènement qui rend la fondation possible. Ce qui advient n'a pas à recevoir préalablement d'un principe la possibilité de son apparition. Le « fond » ne peut plus désigner que le champ mouvant des conditions au sein desquelles des possibilités peuvent advenir sans avoir été destinées.

C'est à cet endroit que la question du temps devient incontournable.

La présence du passé

Une expérience très simple permet d'en saisir l'enjeu. Le passé n'est jamais une lettre morte. Il n'est pas un en-soi définitivement constitué qui, après avoir été présent, demeurerait derrière celui qui poursuit son chemin. Une telle représentation resterait tributaire d'une conception linéaire du temps : ce qui fut aurait occupé sa place, le présent occuperait maintenant la sienne et l'avenir attendrait devant nous.

Or tout ce qui a été traversé continue de nous traverser.

Cette proposition ne signifie pas que le passé subsisterait intact dans une sorte de réservoir de la mémoire. Elle ne signifie pas davantage qu'il déterminerait causalement ce qui lui succède. Ce qui a été traversé demeure présent parce qu'il participe encore à la configuration mouvante depuis laquelle des possibilités peuvent advenir. Le passé n'est donc pas seulement conservé : sa présence demeure active sans être déterminante.

Cette distinction est essentielle. Si le passé contenait déjà les possibilités qui doivent en sortir, il redeviendrait principe de destinement. Le présent ne ferait alors qu'actualiser ce que le passé portait virtuellement en lui. Mais la présence du passé signifie au contraire que ce qui fut peut entrer dans des constellations qui n'étaient nullement contenues en lui. Quelque chose peut

advenir depuis ce qui fut sans que ce qui fut ait jamais pu le prévoir, le programmer ou le destiner.

C'est ici que la rédemption nietzschéenne du « *ce fut* » acquiert une portée particulière. Racheter le passé ne consiste ni à l'effacer ni à le corriger. Il ne s'agit surtout pas de transformer rétrospectivement le hasard en nécessité en affirmant que ce qui arriva devait arriver pour conduire à ce qui est maintenant. Vouloir le *ce fut*, y compris ses hasards, signifie plutôt refuser que l'irréversibilité devienne clôture.

Ce qui a eu lieu ne peut plus ne pas avoir eu lieu. Mais cela ne signifie nullement que son sens, ses résonances et les possibilités auxquelles il participe soient définitivement arrêtés.

La perte rilkeenne conduit au même point par une autre voie. Ce qui est perdu n'est pas restitué. La perte véritable interdit précisément toute restauration à l'identique. Pourtant, ce que l'on croyait définitivement perdu peut devenir le lieu depuis lequel quelque chose d'inattendu advient. La perte elle-même peut ouvrir du possible. Non parce qu'elle dissimulerait une richesse destinée à être retrouvée, mais parce que l'absence de restitution empêche justement la clôture.

Le passé n'est donc pas repris. Il continue de nous traverser.

L'avenir mord dans la présence du passé

On pourrait alors reprendre, en la déplaçant, une célèbre intuition bergsonienne. Bergson pouvait dire du présent qu'il « mord sur l'avenir ». Le présent n'est pas un point mathématique sans épaisseur : engagé dans l'action, il empiète déjà sur ce qui va venir.

Mais une autre proposition devient possible : l'avenir mord dans la présence du passé.

Il faut immédiatement écarter une interprétation qui transformerait cette formule en simple inversion de la flèche bergsonienne. Il ne s'agit pas de remplacer un mouvement présent → avenir par un mouvement avenir → présent → passé. Une telle inversion conserverait intacte

la représentation directionnelle et, finalement, linéaire du temps que l'on cherche précisément à abandonner.

L'avenir ne remonte pas vers le passé.

Le passé ne pousse pas vers l'avenir.

Le présent n'est pas le point de passage obligé d'un flux circulant entre eux.

L'image même du flux devient ici insuffisante si elle suppose une direction privilégiée.

Ce qui est en jeu est plutôt la possibilité pour les dimensions temporelles de se porter réciproquement les unes vers les autres sans qu'aucune constitue l'origine ou la destination des autres. C'est ici que la porrection heideggérienne devient décisive.

La porrection et l'espace libre du temps

La force de *Temps et être* tient précisément à ce que le temps cesse d'y être compris comme succession de trois régions. Passé, présent et avenir ne constituent plus des positions disposées sur une ligne. Chacune se porte vers les autres ; et c'est leur porrection réciproque qui libère l'espace dans lequel elles peuvent jouer ensemble.

La porrection n'est donc pas un flux.

Elle n'est pas davantage une synthèse qui réunirait après coup trois dimensions préalablement séparées. Elle constitue leur jeu même, l'espace libre dans lequel leurs rapports peuvent advenir.

C'est pourquoi elle permet de penser le rassemblement des destinements sans qu'il soit nécessaire de poser derrière eux un destinement originaire qui les commanderait. Les destinements ne disparaissent pas. Les existences demeurent traversées par des histoires, des rencontres, des décisions, des pertes, des héritages, des événements. Mais aucun de ces destinements ne peut plus prétendre déterminer l'avènement lui-même.

L'espace libre du temps est précisément ce dans quoi les destinements peuvent se rencontrer sans être reconduits à un Destin.

Il faut ici préserver la radicalité de cette intuition. Dire que l'avenir mord dans la présence du passé ne signifie donc pas qu'il viendrait modifier rétrospectivement ce qui fut. Ce qui fut demeure irréversible. Mais son irréversibilité ne constitue pas une clôture. Sa présence entre continuellement dans de nouvelles constellations avec ce qui vient.

Le futur lui-même cesse alors d'être une région située devant nous. Il est le venir en tant qu'il participe déjà au jeu de la porrection. De même, le passé n'est pas derrière nous : ce qui fut participe encore à ce jeu parce qu'il continue de nous traverser.

Le présent ne peut plus être compris comme frontière entre les deux.

Il est plutôt présence de leur co-advenue.

Ni réception, ni anticipation

Une difficulté apparaît cependant à cet endroit, et c'est précisément là que le présent travail entend prendre une certaine distance par rapport à Heidegger.

La pensée du laisser-être, du laisser-venir ou du laisser-venir-à-la-présence risque de conserver quelque chose de la structure de la donation. Même lorsqu'aucun donateur n'est posé, même lorsque ce qui vient n'est soumis à aucun destinement originaire, demeure la possibilité de penser un venant qui se présente et une pensée appelée à l'accueillir.

Le vocabulaire de l'accueil est ici révélateur.

Accueillir suppose encore que quelque chose arrive jusqu'à celui qui l'accueille. Recevoir suppose, même lorsqu'aucun donateur n'est identifiable, une certaine dissymétrie entre ce qui vient et celui auquel cela vient. La pensée peut alors devenir veille, disponibilité, ouverture à la présence de ce qui librement advient.

Cette dimension ne doit pas être simplement rejetée. Mais elle ne suffit pas.

Car l'être-en-chemin ne consiste pas seulement à se rendre disponible au chemin qui se déploierait devant les pas. Ce sont aussi les pas qui déroulent le chemin.

Cette formule doit cependant être immédiatement protégée contre l'erreur inverse. Il serait tentant de substituer à la réception heideggérienne une anticipation active qui ferait du sujet l'auteur du possible. On retrouverait alors, sous une autre forme, la pro-action : l'avenir serait projeté depuis le présent, anticipé par l'action, constitué par les possibilités que celle-ci ouvre devant elle.

Ce déplacement pourrait sembler proche de Bergson. Il serait pourtant tout aussi dangereux que la réception pure s'il devenait déterminant.

Car anticiper peut encore signifier destiner.

Si ce sont les projets présents qui dessinent l'avenir, le fondement n'a pas disparu : il s'est simplement déplacé vers l'agent qui projette.

Il faut donc tenir simultanément deux refus : ni accueil passif de ce qui viendrait librement à présence, ni anticipation déterminante de ce qui doit venir.

L'être-en-chemin comme traversée réciproque

L'être-en-chemin permet peut-être de sortir de cette alternative.

Marcher ne signifie ni recevoir un chemin déjà déployé ni produire souverainement la route que l'on suivra. Le pas fait advenir le chemin, mais le chemin transforme en retour celui qui marche. Celui qui traverse un paysage ne demeure pas identique après l'avoir traversé ; mais le paysage lui-même n'est pas absolument étranger au passage qui s'y accomplit.

La relation n'est pas celle de deux termes constitués qui entreraient ensuite en rapport.

Ce que nous traversons nous traverse autant que nous traversons cela même qui est l'objet de notre traversée.

Cette proposition vaut pour le monde, pour le langage, pour les rencontres, pour la mémoire.

Elle vaut également pour le temps.

Le passé continue de nous traverser, mais nous ne sommes pas les réceptacles passifs de cette traversée. Chaque nouvelle rencontre transforme les constellations dans lesquelles ce passé vient à présence. Inversement, l'avenir ne constitue pas une matière indéterminée sur laquelle le présent projetterait souverainement ses possibles. Ce qui vient modifie le champ même depuis lequel il pouvait être attendu.

Il ne s'agit donc plus de réception ni de projection, mais de co-advenue.

Cette co-advenue n'abolit nullement les singularités. Elle suppose au contraire qu'elles demeurent irréductibles les unes aux autres. Ce qui fut ne devient pas ce qui vient ; ce qui vient ne réécrit pas ce qui fut ; celui qui traverse ne devient pas ce qu'il traverse. Mais aucun de ces termes ne peut être pensé dans une clôture qui précéderait leur relation.

La relation elle-même participe à leur devenir.

De la faille à la porrection

C'est ici que le travail sur *L'espace libre du temps* rejoint nécessairement celui consacré à *La Case vide*.

La case vide avait permis de penser la possibilité comme non-clôture. La faille désignait l'écart grâce auquel aucune configuration ne peut coïncider définitivement avec elle-même. Elle autorise les transformations sans les produire et sans déterminer ce qui doit résulter d'elles.

La porrection permet maintenant de penser temporellement cette ouverture.

Il ne s'agit pourtant pas d'identifier la case vide à l'espace libre du temps, ni la faille à la porrection. Chacun de ces concepts intervient à un niveau différent. Mais ils se répondent.

La faille autorise sans fonder. La porrection rassemble sans destiner.

La première empêche la clôture du champ des possibilités. La seconde permet de penser le jeu temporel dans lequel des destins multiples peuvent advenir, se croiser, se modifier réciproquement sans être soumis à un destin originaire.

La question du fond se trouve ainsi déplacée une nouvelle fois.

Si le « fond » doit encore être nommé, il ne peut plus désigner ce sur quoi l'étant reposerait.

Il devient le maillage mouvant des failles dans lequel des possibilités peuvent advenir. Mais ce maillage ne doit surtout pas devenir un nouveau filet tendu sous celui qui tombe. Il ne garantit rien. Il ne promet aucun salut. Il ne possède aucun dessin préalable.

La faille n'est pas le lieu d'où vient ce qui vient.

Elle est ce qui interdit que le venir soit clos d'avance.

Et l'espace libre du temps n'est pas davantage un contenant dans lequel les événements viendraient prendre place. Il advient dans la porrection même des dimensions temporelles et dans le rassemblement non totalisant de leurs destins.

Une pensée du possible

C'est peut-être ici que le déplacement envisagé par rapport à Heidegger devient le plus fécond.

La notion d'espace libre conduit presque nécessairement vers celle de possibilité. Pourtant, il faut éviter de comprendre les possibles comme un ensemble préconstitué attendant son actualisation. Un possible déjà constitué serait encore une manière de destiner ce qui vient : l'événement ne ferait qu'élire l'une des possibilités disponibles.

Le possible doit être pensé plus radicalement.

Il n'est pas ce qui attend de devenir réel.

Il est ce que la non-clôture rend possible sans pouvoir préalablement le nommer.

Ainsi comprise, la case vide ne contient aucun possible. Elle empêche seulement que le champ soit saturé. La faille ne recèle aucun avenir. Elle maintient l'écart dans lequel quelque chose

peut advenir. Et la porrection ne rassemble pas les dimensions temporelles afin de réaliser un programme commun : elle libère leur jeu.

C'est pourquoi ce qui fut peut devenir source de possibilités qui n'étaient pas contenues en lui.

La formule doit être maniée avec prudence : le passé n'est pas la cause de ces possibles. Il participe à la constellation depuis laquelle ils peuvent advenir.

Nietzsche et Rilke se rejoignent alors étrangement. Le *ce fut* voulu jusque dans son hasard et la perte reconnue comme irréparable cessent l'un et l'autre d'être des clôtures. Non parce qu'ils seraient dépassés, mais précisément parce qu'ils demeurent présents. Ce qui semblait définitivement accompli ou définitivement perdu peut continuer de nous traverser et, dans cette traversée, participer à l'advenue de possibilités qui n'avaient jamais été promises.

Vers une communauté temporelle des traversées

Cette conception permet également de retrouver la polyphonie des failles.

Une voix ne constitue jamais un monde clos. Elle advient dans la différence qui la singularise et dans les résonances qui la mettent en relation avec d'autres voix. La polyphonie ne fonde pas la communauté ; elle en constitue la condition nécessaire. Aucune communauté n'est possible lorsqu'une seule voix prétend saturer l'espace.

Mais les voix ne sont pas davantage rassemblées dans une unité qui les précéderait ou les attendrait au terme de leur devenir.

La communauté advient avec les voix.

Il pourrait en aller de même des dimensions et des destins temporels. Leur rassemblement n'a pas besoin d'une unité supérieure qui leur donnerait sens. Ils appartiennent à un même espace libre précisément parce qu'ils peuvent s'y rencontrer sans perdre leur singularité.

La porrection pourrait alors être approchée comme une forme de polyphonie temporelle — à condition de maintenir la prudence qu'exige cette analogie. Non pas harmonie finale, mais résonance ; non pas totalité, mais rassemblement ; non pas destination commune, mais espace commun de l'ad-venir.

Le passé y parle encore.

Le venir y répond sans avoir reçu son texte.

Et le présent n'est peut-être rien d'autre que cette résonance lorsqu'elle vient à présence.

Un texte nécessairement en construction

Le travail consacré à *L'espace libre du temps* ne peut donc être présenté comme un appendice ajouté après coup à celui de *La Case vide* et de l'Ab-grund. Il est appelé par une difficulté laissée ouverte au cœur même de ce premier travail.

Retirer le fond ne suffit pas.

Refuser le destinement originaire ne suffit pas.

Affirmer que la faille autorise les possibles sans les fonder ne suffit pas davantage tant que n'a pas été interrogé le mode temporel de leur ad-venir.

C'est cette interrogation qui conduit vers la porrection.

Mais la porrection elle-même ne peut constituer le dernier mot si elle demeure pensée comme pur laisser-venir-à-la-présence. Il faut encore comprendre comment ce qui advient transforme ce à quoi il advient, comment ce qui fut continue de traverser ce qui devient, comment la traversée transforme simultanément le traversant et le traversé, sans que cette réciprocité devienne à son tour une structure déterminante.

Le texte qui s'ouvre est donc nécessairement un texte en construction.

Il ne s'agit pas de partir d'une thèse achevée qu'il suffirait de démontrer. Le chemin doit pouvoir être déplacé par ce qu'il rencontre. Une pensée de l'être-en-chemin se contredirait elle-même si elle connaissait d'avance le lieu auquel elle doit parvenir.

Quelques exigences peuvent néanmoins être posées dès maintenant.

Il faudra penser la porrection sans la transformer en flux directionnel. Il faudra préserver le rassemblement des destinements sans faire de leur rassemblement un destin supérieur. Il faudra se dégager de la pure réception sans attribuer pour autant à l'anticipation le pouvoir de constituer ce qui vient. Il faudra penser le possible sans constituer préalablement un stock de possibilités. Il faudra enfin comprendre comment la présence du passé et le venir peuvent participer l'un à l'autre sans que l'un devienne la cause, la destination ou la vérité de l'autre.

Alors seulement pourra être reprise dans toute sa portée la question laissée ouverte par *La Case vide* : comment penser l'ad-venir lorsque rien ne le destine originairement ?

Peut-être faut-il désormais lui adjoindre une seconde question :

Comment être en chemin lorsque le chemin n'est ni donné à recevoir ni projeté à accomplir ?

Entre ces deux questions s'ouvre l'espace du présent travail.

Non un espace déjà libre dans lequel la pensée aurait seulement à entrer, mais un espace qui se libère à mesure que les dimensions, les destinements, les pertes, les rencontres et les possibles s'y portent les uns vers les autres.

Le passé n'y est jamais lettre morte.

L'avenir n'y est jamais programme.

Le présent n'y est jamais simple passage.

Ce que nous traversons continue de nous traverser.

Et peut-être est-ce précisément dans cette traversée réciproque, sans origine qui la commande et sans terme qui l'achève, que commence à se laisser penser l'espace libre du temps.

LE LIEU APRÈS CE QUI A EU LIEU

Note complémentaire sur Mallarmé, la traversée

et l'espace libre du temps

« De ce qui a eu lieu ne demeure que le lieu. »

La formule mallarméenne semble d'abord conduire vers une pensée de l'effacement. Quelque chose a eu lieu, puis a disparu. L'événement appartient désormais au passé et, de son passage, ne subsisterait que le lieu dans lequel il s'est produit : scène désormais vide, espace déserté, surface rendue disponible pour que quelque chose d'autre puisse à son tour s'y produire.

Une telle lecture demeure pourtant tributaire d'une représentation du lieu comme support neutre. Le lieu précéderait l'événement, l'accueillerait momentanément, puis lui survivrait. Les événements passeraient ; le lieu resterait. Il constituerait en quelque sorte l'invariant de leurs successions.

Mais peut-on encore dire que le lieu qui demeure après l'événement est le même que celui qui le précédait ?

Il faut peut-être renverser entièrement la proposition. Ce qui a eu lieu ne disparaît pas en laissant derrière soi un lieu vidé de sa présence. Ce qui a eu lieu demeure comme reconfiguration du lieu.

Le lieu n'est pas ce qui reste indemne après le passage de l'événement. Il est ce qui porte désormais, dans sa configuration même, le fait irréversible que quelque chose l'a traversé.

Le mot *demeure* acquiert alors une portée inattendue.

Ce qui a eu lieu demeure, non parce que l'événement continuerait d'exister quelque part sous la forme d'une chose conservée, mais parce qu'il n'est plus possible de retrouver le lieu tel

qu'il était avant son passage. L'événement ne se conserve pas dans le lieu : il transforme le lieu depuis lequel quelque chose pourra désormais advenir.

Le lieu n'est donc jamais indemne de ce qui l'a traversé.

Cette proposition permet de penser autrement la présence du passé.

Le lieu n'est pas un contenant

La représentation ordinaire de l'événement suppose volontiers un espace préalable. Quelque chose *a lieu* parce qu'un événement vient occuper pendant un certain temps une portion d'espace et de temps. Lorsque l'événement s'achève, cette portion redevient disponible.

Le lieu serait ainsi comparable à une scène de théâtre : les acteurs entrent, jouent, sortent ; la scène demeure.

Mais cette image devient trompeuse dès lors que l'on considère que le passage des acteurs transforme la scène elle-même.

Un événement véritable n'occupe pas simplement un lieu : il participe à sa constitution.

Après lui, le champ dans lequel quelque chose peut advenir n'est plus exactement celui qui existait auparavant. Non parce qu'une trace matérielle devrait nécessairement subsister, ni parce qu'une mémoire consciente conserverait le souvenir de ce qui s'est produit, mais parce que l'avoir-eu-lieu appartient désormais irréversiblement à la configuration du champ.

Cela vaut évidemment pour les lieux historiques. Un champ après une bataille n'est plus simplement le champ qui existait avant elle, même lorsque l'herbe a repoussé et que toute trace visible a disparu. Mais il serait trop restrictif d'entendre ici le lieu géographiquement.

Un corps est un lieu.

Une langue est un lieu.

Une relation est un lieu.

Une existence est un lieu.

Une communauté est un lieu.

La pensée elle-même est un lieu.

Partout où quelque chose advient, ce qui advient modifie le champ dans lequel il a pu advenir.

Le lieu n'est donc pas le préalable neutre de l'événement. Il devient avec lui.

L'irréversibilité n'est pas la clôture

Cette transformation permet de donner à l'irréversibilité une signification différente.

Ce qui a eu lieu ne peut pas ne pas avoir eu lieu. Aucun devenir ultérieur ne peut rendre à l'événement son inexistence antérieure. En ce sens, le passé est irrévocable.

Mais l'irrévocable n'est pas pour autant le clos.

On confond trop facilement les deux.

Dire d'un événement qu'il est définitivement passé peut laisser entendre que son histoire est terminée : il aurait produit ses effets, acquis sa signification et rejoint ensuite l'ensemble des faits constitués. Le passé deviendrait alors une accumulation de déterminations achevées sur lesquelles le présent devrait construire son avenir.

Or ce qui a eu lieu peut être irréversible sans être épuisé.

L'événement passé n'est plus modifiable comme événement. Mais le lieu qu'il a contribué à reconfigurer demeure ouvert.

C'est précisément parce que l'événement a eu lieu qu'une répétition véritable devient impossible. Le champ dans lequel il s'était produit n'existe plus sous la même configuration. Reproduire exactement les mêmes conditions ne suffirait pas, puisque le premier événement lui-même appartient désormais à ces conditions.

Toute répétition est donc déjà différence.

Mais cette impossibilité de la répétition n'appauvrit pas le possible. Elle le multiplie.

Chaque traversée modifie le champ des traversées suivantes.

L'irréversibilité devient ainsi moins le signe d'une fermeture que la condition d'une nouveauté qui ne peut jamais être simple recommencement.

Ce qui a eu lieu ne contient pas ce qui viendra

Il faut cependant éviter immédiatement une autre difficulté.

Si l'événement passé reconfigure le lieu, on pourrait être tenté de considérer les événements ultérieurs comme les conséquences de cette reconfiguration. Le passé déterminerait alors le futur en transformant les conditions depuis lesquelles celui-ci devient possible.

Une telle interprétation réintroduirait exactement ce qu'il s'agit d'éviter : le destinement.

Le lieu transformé par ce qui a eu lieu ne contient pas l'avenir.

Il n'est pas une matrice dans laquelle les événements futurs seraient déjà inscrits sous forme virtuelle. La reconfiguration du champ ne programme rien. Elle modifie seulement ce qui peut entrer en relation, résonner, se rencontrer, diverger ou surgir.

Ce qui a eu lieu transforme donc le possible sans déterminer les possibles.

Cette distinction est essentielle.

Le passé ne dépose pas dans le présent les germes de l'avenir. Il participe à la configuration d'un champ qui, précisément parce qu'il demeure non clos, peut être traversé par ce que rien en lui ne permettait de prévoir.

La formule pourrait être condensée ainsi :

ce qui a eu lieu reconfigure le champ du possible sans destiner ce qui y adviendra.

C'est à cet endroit que le lieu mallarméen rencontre la faille.

Un lieu faillé

Le lieu ne demeure ouvert que parce qu'aucune des traversées qui le constituent ne peut le saturer.

Si chaque événement déterminait entièrement la configuration qui lui succède, le devenir ne serait qu'un enchaînement causal. L'événement suivant serait déjà contenu dans celui qui le précède, et le possible ne serait qu'un réel différé.

La faille interdit cette saturation.

Elle n'ajoute rien au lieu. Elle n'est pas une force mystérieuse qui produirait de nouveaux événements. Elle désigne simplement l'impossibilité pour une configuration de coïncider entièrement avec elle-même et de fermer le champ de ce qui peut encore advenir.

La faille autorise sans fonder.

Le lieu qui demeure après ce qui a eu lieu n'est donc ni vide ni plein.

Il n'est pas vide, puisque ce qui l'a traversé participe irréversiblement à sa configuration.

Il n'est pas plein, puisque cette configuration ne peut jamais déterminer entièrement ce qui viendra.

Il est ouvert.

Cette ouverture n'est pas absence d'histoire. Elle est au contraire rendue possible par l'épaisseur de toutes les traversées qui l'ont constitué sans jamais parvenir à le saturer.

Le lieu est ainsi simultanément chargé de ce qui fut et disponible à ce qui n'a encore jamais été.

Mais cette disponibilité ne doit pas être comprise comme une surface vierge.

Rien ne recommence à partir de zéro.

Le champ n'est jamais indemne

La proposition selon laquelle « le champ n'est jamais indemne de ce qui l'a traversé » permet peut-être d'aller plus loin.

Le terme *indemne* importe ici parce qu'il interdit de concevoir le devenir comme succession d'états indépendants. Aucun présent n'est vierge de ses traversées. Aucun être ne retrouve

après une rencontre l'état exact qui précédait cette rencontre. Aucun langage ne ressort intact de ce qui a été dit en lui. Aucun chemin ne demeure absolument identique après avoir été parcouru.

Mais cette non-indemnité ne signifie pas davantage accumulation.

Le lieu n'est pas constitué par la superposition de couches successives qui pourraient être dégagées les unes après les autres par une archéologie parfaite. Ce qui advient ultérieurement reconfigure aussi les rapports entre les traversées antérieures.

Un événement nouveau peut faire résonner autrement un événement très ancien.

Il ne le transforme pas dans son avoir-eu-lieu. Il transforme la manière dont cet avoir-eu-lieu participe au champ présent.

C'est pourquoi le passé peut continuer de nous traverser sans être simplement conservé.

Sa présence est relationnelle.

Ce qui fut entre continuellement dans de nouvelles constellations avec ce qui advient. Il ne possède donc pas une signification définitive déposée en lui une fois pour toutes.

Le lieu est le champ mouvant de ces constellations.

La perte et le lieu

La perte permet d'éprouver cette structure avec une particulière netteté.

Ce qui est perdu n'est plus disponible. Prétendre le restituer reviendrait à nier la perte elle-même. Pourtant, la disparition de ce qui fut ne laisse pas nécessairement un vide neutre.

Elle transforme le lieu.

L'absence elle-même appartient désormais à sa configuration.

C'est pourquoi quelque chose que l'on croyait définitivement perdu peut continuer à participer à ce qui advient, sans jamais être retrouvé.

Il ne revient pas.

Il ne se répète pas.

Il ne se conserve même pas nécessairement comme souvenir.

Mais le lieu n'est plus indemne de sa perte.

La perte peut alors ouvrir des possibilités nouvelles, non parce qu'elle contiendrait secrètement une promesse, mais parce que la configuration qu'elle a produite entre dans des relations qu'aucune intention antérieure n'avait pu déterminer.

Il n'existe aucune compensation.

La nouveauté ne rachète pas la perte en la supprimant.

Elle advient depuis un champ dans lequel la perte demeure présente comme transformation irréversible.

C'est en ce sens que le perdu peut encore fonder — si l'on maintient ici toute la prudence nécessaire autour du mot *fonder*. Il ne fonde pas comme principe. Il participe à une configuration depuis laquelle quelque chose devient possible.

La perte ne fournit aucun avenir.

Elle empêche seulement que l'avenir puisse faire comme si rien n'avait été perdu.

De la traversée au lieu

La formule selon laquelle ce que nous traversons continue de nous traverser reçoit alors une détermination supplémentaire.

Elle pourrait sembler privilégier celui qui traverse : le monde laisserait en lui des traces, les événements transformeraient son existence, les rencontres continueraient de l'habiter.

Mais la traversée est réciproque.

Celui qui traverse appartient lui-même au champ qu'il traverse. Son passage participe à la reconfiguration de ce champ.

Il faut cependant éviter de transformer cette réciprocité en causalité universelle naïve. Il ne s'agit pas d'affirmer que chaque geste produit partout dans l'univers des effets mesurables. Il s'agit de reconnaître qu'aucune relation ne laisse absolument intacts les termes qu'elle met en présence.

Le traversant et le traversé ne précèdent pas entièrement leur rencontre comme deux réalités closes.

Quelque chose advient entre eux, et cet entre appartient désormais à leur devenir.

Le lieu pourrait précisément nommer cet entre lorsqu'il n'est plus pensé comme espace intermédiaire, mais comme champ de co-advenue.

Le lieu n'est plus alors l'endroit où la traversée s'effectue.

Le lieu advient dans la traversée.

Et puisqu'aucune traversée n'abolit celles qui l'ont précédée ni ne détermine celles qui la suivront, le lieu demeure continuellement en construction.

Du lieu à l'espace libre du temps

C'est ici que la formule mallarméenne rejoint de manière inattendue la question de l'espace libre du temps.

Si le lieu n'est pas un contenant préalable aux événements, l'espace libre du temps ne peut davantage être conçu comme une sorte de scène temporelle dans laquelle passé, présent et avenir viendraient se disposer.

Le libre n'est pas vide.

Et l'espace n'est pas préalable.

La porrection désigne précisément ce jeu dans lequel les dimensions temporelles se portent les unes vers les autres et libèrent ainsi leur espace commun. Aucun présent ponctuel ne

sépare définitivement ce qui fut de ce qui vient. Aucun passé ne demeure enfermé derrière le présent. Aucun avenir n'attend devant lui.

Mais cette réciprocité ne doit pas être convertie en circulation directionnelle.

Le passé ne va pas vers l'avenir.

L'avenir ne revient pas vers le passé.

Le temps n'est pas un flux parcourant successivement ou simultanément plusieurs directions.

La porrection rassemble les destins dans l'espace libre du temps sans faire de ce rassemblement un destin supplémentaire.

Le lieu mallarméen peut alors être entendu comme une figure de cette ouverture.

Ce qui a eu lieu demeure dans le lieu, non comme chose conservée, mais comme reconfiguration. Ce qui vient rencontre cette configuration, la transforme à son tour et fait apparaître des possibilités qui n'étaient contenues ni dans le passé ni dans l'avenir anticipé.

Le lieu devient ainsi temporel de part en part.

Il n'est pas seulement chargé de passé.

Il est travaillé par le venir.

Et le venir lui-même n'arrive jamais dans un champ vierge.

Ni mémoire, ni anticipation

Cette conception oblige enfin à maintenir la double prudence qui accompagne toute pensée de l'ad-venir.

Il serait insuffisant de réduire la présence du passé à la mémoire. La mémoire conserve, rappelle, transforme parfois ce qui fut ; mais la présence dont il est ici question est plus originaire que l'acte de se souvenir. Un événement oublié peut avoir reconfiguré un lieu. Une perte dont le souvenir s'est effacé peut continuer de participer à une existence. Une parole dont nul ne se rappelle l'énoncé exact peut avoir irréversiblement transformé une relation.

La présence du passé excède donc sa représentation.

Mais il serait également dangereux de faire de l'avenir une anticipation qui viendrait organiser activement le champ.

Anticiper, projeter, agir en vue de ce qui vient sont des dimensions réelles de l'existence. Elles ne doivent pas être niées. Elles ne peuvent cependant devenir le modèle originaire de l'avenir sans que celui-ci soit à nouveau soumis à ce que le présent projette devant lui.

L'avenir qui « mord » dans la présence du passé n'est pas l'avenir prévu.

C'est précisément le venir en tant qu'il excède ce qui pouvait être prévu.

Le lieu se tient ainsi entre deux impossibilités : il ne peut redevenir indemne de ce qui fut et il ne peut déterminer ce qui viendra.

Cette double impossibilité constitue son ouverture.

Ce qui demeure

La formule de Mallarmé peut alors être reprise une dernière fois.

« De ce qui a eu lieu ne demeure que le lieu » ne signifierait plus : l'événement a disparu, seul son emplacement subsiste.

Elle pourrait désormais être entendue ainsi :

ce qui a eu lieu demeure en ayant transformé le lieu de tout ce qui pourra encore avoir lieu.

Mais cette transformation n'est jamais définitive. Chaque nouvelle traversée la reprend sans la répéter, la déplace sans l'annuler, l'engage dans des constellations qu'elle ne pouvait contenir à l'avance.

Le lieu ne conserve donc pas les événements.

Il demeure leur devenir.

Il est la présence mouvante de ce qui a eu lieu dans un champ qui ne peut plus être ce qu'il était, mais qui ne sait jamais encore ce qu'il deviendra.

Ainsi comprise, la présence du passé ne s'oppose plus à l'avenir. Elle n'est pas davantage une matière que l'avenir viendrait modeler. Passé et venir participent à la reconfiguration incessante d'un lieu qu'aucun événement ne peut saturer et qu'aucun principe ne peut destiner.

Ce qui fut continue de nous traverser.

Ce qui vient ne trouve jamais un champ vierge.

Et ce champ, parce qu'il n'est jamais indemne de ses traversées, ne peut jamais les répéter.

De ce qui a eu lieu demeure le lieu — mais le lieu lui-même ne demeure jamais identique.

C'est peut-être dans ce paradoxe que la formule mallarméenne rejoint le plus profondément la pensée de l'espace libre du temps : le lieu demeure précisément parce qu'il ne cesse d'être reconfiguré ; et il demeure ouvert parce qu'aucune de ses configurations ne possède le pouvoir de déterminer ce qui peut encore ad-venir.